

ridicules, mais de grandes douleurs : misères humaines des individus, comme le *Bûcheron* ; souffrances publiques, comme dans le *Paysan du Danube*.

Alors, sa voix se hausse jusqu'à la plus mâle éloquence politique et religieuse. Lui, le poète du rire gaulois, il s'abandonne à la pitié la plus touchante devant le malheur. Il devient même hardi pour plaider la cause de Fouquet en disgrâce. Il écrit pour Louis XIV ce beau vers où respandit la vertu la plus sublime du christianisme :

La plus belle victoire est de vaincre son cœur !

* * *

Au XVII^e siècle, le christianisme a marqué son influence jusque dans la composition et la langue des grands écrivains.

La doctrine catholique prêche le respect de la vérité, qui est le Verbe de Dieu manifesté aux hommes, comme dit Bossuet. Aussi l'Église a-t-elle toujours veillé avec un soin jaloux sur ceux qui, dans son sein, sont les dispensateurs officiels de cette vérité ; les prédicateurs. Bossuet compare la chaire à l'Eucharistie, et il dit qu'elles sont toutes deux la manifestation du Verbe de Dieu.

C'est pourquoi, selon les principes catholiques, l'écrivain et l'orateur, le poète lui-même, doivent respecter la vérité, l'exposer dans son intégrité, ne lui donner que les ornements qui la font mieux voir, éviter ceux qui la surchargent, qui la déguisent ou qui détournent sur eux l'attention, ce qui serait pour le catholique une sorte de sacrilège.

Ces principes, sans cesse prêchés dans leur rhétorique sacrée par les Bossuet et les Fénelon, appliqués par tous les écrivains catholiques qu'anime le souci de la vérité chrétienne, les Pascal, les Nicole, les Malebranche, se sont imposés à l'ensemble des auteurs du XVII^e siècle. Ces auteurs ne parlent que du vrai, comme Malherbe et Boileau ; ils font la guerre à tout ce qui s'en écarte ; écoutez Molière et La Bruyère. A cette époque, la sincérité veut que l'écrivain, qui se flatte d'être honnête homme, ne prenne la plume que s'il a quelque vérité à faire connaître, qu'il se taise quand il n'a rien d'important à dire.

La littérature du XVII^e siècle a donc pour premier objet l'idée. Or, les idées, même les plus simples, ont entre elles un enchaînement logique qu'il faut suivre pour leur donner toute

leur force et tout leur éclat. Aussi les écrivains du XVII^e siècle ont un ordre admirable que ne connaissaient point ceux du XVI^e.

On se promène dans leurs ouvrages comme dans les allées du parc de Versailles, tracées par Le Nôtre. La lumière circule partout. Selon le mot de Fénelon, les discours sont des propositions bien ordonnées dont chaque membre se développe en ligne droite. Du centre, on aperçoit jusqu'aux extrémités. Les œuvres les plus légères ont cet ordre logique où les idées, appelées les unes par les autres, empruntent de l'éclat et de la beauté à celles qui les avoisinent et n'ont toute leur valeur qu'à la fin de l'ouvrage.

Cet art de la composition simple, harmonieuse, fondée sur la logique, se retrouve et dans les discours de Bourdaloue et dans les pièces de Racine, et dans les fables même de La Fontaine.

Au XIX^e siècle, notre littérature est souvent fondée uniquement sur l'imagination et le sentiment, les deux facultés du désordre, celle dont la marche est la plus capricieuse, le plus difficile à suivre.

Aussi les œuvres de notre siècle présentent souvent un aspect embrouillé ; l'esprit a peine à s'orienter dans les fantaisies luxuriantes du théâtre de Victor Hugo ou dans les mouvements saccadés de ses *Contemplations*. La poésie qu'il composa à Villequier, après la mort de sa fille, est assurément fort belle. Mais la lecture ne peut suivre les mouvements sans cesse changeants et quelquefois contraires de ses strophes.

Au XVII^e siècle, Racine mettait de l'ordre et de la logique jusque dans les accents prophétiques de Joad. On peut remarquer que, de toutes les pièces de Lamartine, la plus ordonnée, la mieux composée, dans la façon logique du XVII^e siècle, est peut-être celle où le sentiment chrétien est le plus juste, le plus conforme à la doctrine catholique : *Le Crucifix*.

* * *

Les mots eux-mêmes devaient se ressentir du fond de la littérature.

Quand il s'agit d'exprimer avec scrupule une idée dans sa justesse, la clarté avec laquelle on la voit et on veut la faire voir appelle naturellement un mot juste, précis, enfin le mot qui est fait pour cette idée et qui n'a point de